

Lorsque la quête du bonheur guide Jean Giono vers *Platero y yo*

DOMINIQUE BONNET
Universidad de Huelva, España

Résumé

Lorsqu'en 1958 un producteur américain proposa à Jean Giono d'adapter pour le grand écran *Platero y yo* de Juan Ramón Jiménez, l'écrivain de Manosque ne connaissait pas l'œuvre du poète andalou. En lisant l'ensemble des poèmes en prose composant *Platero y yo*, Jean Giono y découvrit plusieurs points communs avec sa propre écriture. Dans cet article nous essaierons de démontrer comment l'éternelle recherche du bonheur en harmonie avec la nature fut un de ces points communs qui firent que Jean Giono accepta cette proposition d'adaptation du plus célèbre des livres de l'écrivain de Moguer.

Mots-clés : Jean Giono, Juan Ramón Jiménez, *Platero y yo*, nature, bonheur.

Abstract

In 1958 an American producer proposed to Jean Giono to adapt the book *Platero and I* by Juan Ramón Jiménez to the cinema. The writer from Manosque did not know the work of the Andalusian poet, yet when he read the set of prose poems composing *Platero and I*, Jean Giono found in the prose of Juan Ramón Jiménez several points in common with his own work. In this article we attempt to highlight how the eternal pursuit of happiness in harmony with nature, was one of the great commonalities between both writers, and it might have led Giono to accept the proposal of screenplay adaptation of the most famous book of the poet from Moguer.

Keywords: Jean Giono, Juan Ramón Jiménez, *Platero and I*, nature, happiness.

Introduction

En 1958 Jean Giono découvre la vie et l'œuvre de Juan Ramón Jiménez, par la proposition d'un producteur américain, Edward Mann, de réaliser l'adaptation cinématographique du plus célèbre des livres du poète andalou : *Platero y yo*.

Il semblerait qu'Edward Mann ait choisi Jean Giono pour sa double facette d'écrivain et de scénariste mais aussi pour ses origines géographiques situées en Provence qui n'est pas sans lui rappeler l'Andalousie natale du poète de Moguer :

Vos qualités d'écrivain, votre connaissance intime de la vie provençale qui a beaucoup de points communs, sur le plan poétique et visuel, avec la vie du village andalou décrit dans *Platero*, enfin votre intérêt personnel pour le cinéma m'ont persuadé que vous étiez le meilleur adaptateur possible de l'œuvre de Jiménez (Cité par Mény, 1990 : 132).

C'est ainsi que Jean Giono pénètre dans l'univers de Juan Ramón par le biais de sa lecture de *Platero y yo*. Dès les premiers moments, il est conquis par la poésie de la narration et n'hésite pas à accepter la proposition du producteur américain et décide de partir à Moguer afin de mieux connaître la terre natale et la personnalité de Juan Ramón Jiménez :

Le livre qu'il faut traiter parle constamment de Moguer. Je ne veux pas m'embarquer dans ce travail avec la seule vue de l'esprit. Il me faut de la matière et la matière même dont ce livre a été tiré (Giono, 1995c : 885).

Les impressions de ce voyage recueillies dans un carnet publié sous le nom de *Voyage en Espagne* ainsi que ses lectures de l'œuvre de Juan Ramón lui permettront de tracer l'ébauche d'un fil conducteur pour la réalisation de l'adaptation cinématographique de *Platero y yo*. Ce fil conducteur représente dans sa quasi-totalité la réunion des points communs que Jean Giono se découvrit avec le poète andalou et qu'il utilisa pour réécrire les poèmes en prose de *Platero y yo* en les adaptant pour le grand écran (Bonnet, 2008 : 15-17).

Parmi ces points communs qui décidèrent Jean Giono à s'engager dans l'écriture du scénario de *Platero y yo*, nous insisterons ici sur la recherche constante du bonheur ainsi que sur l'importance de l'amour chez les deux écrivains. En effet, tous deux recherchèrent tout au long de leur vie l'harmonie parfaite avec la nature, clef du bonheur dans leur existence et dans leur écriture, point d'union qui séduisit Jean Giono et qui le décida sans doute, en partie, à accepter l'adaptation du *Platero y yo* de Juan Ramón Jiménez.

Quête du bonheur : amour et harmonie

« Jiménez est comblé par l'amour réciproque, le couple est parfaitement uni, mais ce que la tristesse a dévoré ne se reconstitue pas » (Giono, 1995c : 872).

Pour Juan Ramón Jiménez l'arrivée du bonheur coïncide avec l'entrée dans sa vie de Zenobia comme nous le rappelle Jean Giono dans son carnet de voyage. Après plusieurs séjours en sanatorium dus à ses maladies nerveuses, Juan Ramón connut à Madrid celle qui deviendrait sa compagne durant le reste de sa vie. Zenobia fut beaucoup

plus qu'une simple épouse pour le poète, elle devint son soutien, son réconfort, celle qui l'éloigna de toutes les contingences matérielles et administratives, préservant son intimité et sa solitude : « Pendant vingt ans, le poète, à l'abri de tout souci matériel, protégé par une Zénobie sans défaut, va enrichir son œuvre » (Giono, 1995c : 871). Zenobia fut pour Juan Ramón son souffle, à tel point que lorsque celle-ci mourut, le poète entra dans une phase de déclin physique et psychologique qui finirait par la mort de celui-ci.

Pour Jean Giono la recherche du bonheur fut un défi tout au long de sa vie et de son œuvre, qui lui fit traverser différentes étapes et expériences. À l'image de Stendhal, auteur qui lui était cher, pour Jean Giono la quête du bonheur passe par l'élévation de l'âme : fuir de la médiocrité, des préoccupations matérielles et de la considération sociale ; en définitive, parvenir au sommet de la montagne tel Angelo dans *Le Hussard sur le toit*. Il ne s'agit pas de posséder, de paraître ni de faire, le plus important étant d'être soi-même, de se détacher du superficiel pour trouver en nous la vérité originelle. C'est ainsi que sa recherche du bonheur s'achemine aussi sur les traces de Jean-Jacques Rousseau : *cultiver son jardin* dans le but de retrouver les vraies valeurs, chemin que doit nous montrer le poète, guide spirituel social.

L'enfance de Jean Giono s'est déroulée à Manosque, entouré de la tendresse maternelle et de la bonté paternelle ainsi que de leur générosité. Le souvenir de son grand-père italien lui fournit l'inspiration pour ses rêves ainsi que pour ses livres. Sa vie fut tranquille et lui-même se surnomma *le voyageur immobile*. Plus tard, son travail comme employé de banque l'ennuya et tout comme dans son enfance il trouva le bonheur et l'évasion dans ses lectures.

Lorsqu'il connut Élise Maurin, celle qui deviendrait sa femme, il découvre en elle une âme sœur avec qui partager ses goûts et ses impressions littéraires. Profondément marqué par les horreurs de la Première Guerre Mondiale, ses idées pacifistes dues à cette expérience lui inspirèrent plusieurs textes comme les *Écrits pacifistes* : « Il n'y a pas de gloire à être français. Il n'y a qu'une gloire : c'est d'être vivant » (Giono, 1972a : 180). À son retour à Manosque, il se concentra sur l'œuvre de Virgile qui donna lieu à ses textes consacrés au bucolisme et au bonheur sylvestre. André Gide vit alors en Giono un maître de la prose, créateur d'un monde imaginaire inspiré par le sud qui l'entourait.

Son désir de recomposer l'harmonie entre homme et nature dans cette recherche inépuisable du bonheur le guida vers la mythologie grecque et, de façon plus concrète, vers la figure du Dieu Pan qui lui inspira le cycle porteur de ce même nom composé de trois romans *Colline*, *Un de Baumugnes* et *Regain* :

Il faudra que je parle de cette force qui ne choisit pas, mais qui pèse d'un poids égal sur

l'amandier qui veut fleurir, sur la chienne qui court sa course, et sur l'homme... Pour que je dise : PAN, et pour qu'on comprenne comme je l'ai compris à côté de toi, cette nuit, toute la sauvagerie, toute la grandeur, tout l'humain de ce mot, il faudra que j'ajoute des mots à des mots et que j'en fasse des tas bien séparés ; un pour ça, un pour ça, un pour ça, parce que je n'ai pas, parce qu'un homme vivant n'a pas cette lucidité précise et ce grand souffle qu'ont les morts. Tu peux être tranquille, je le dirai quand même. Ce sera comme si je disais d'abord le P, puis le A, puis le N et qu'enfin on entende le mot entier (Giono, 1971 : 777).

Néanmoins son obsession reste le *mal de vivre* contemporain et de même que son grand-père s'était consacré aux malades du choléra, Jean Giono se concentre sur la diffusion de la joie et du bonheur dans l'intention de combler les besoins essentiels de l'humanité. Selon lui, l'homme moderne, par sa perte de valeurs, s'est corrompu lui-même par la tentation matérielle. Ainsi doit-il récupérer l'harmonie originelle et réapprendre à aimer.

Comme l'écrivait Rousseau à propos de son *bon sauvage*, Jean Giono voit dans la vie moderne la perte de l'homme contemporain qui doit s'efforcer afin de retrouver *Les Vraies Richesses*, les véritables valeurs de l'être humain.

Giono part du bonheur qu'il trouve au contact de la nature, qu'il nous transmet dans ses premiers romans, pour exalter cette union enivrante avec les multiples richesses du monde naturel. La recherche du bonheur personnel que nous retrouvons dans les personnages de *La Trilogie de Pan* évolue rapidement vers l'expérience collective : le bonheur doit être le fruit de la joie commune. *Le Chant du monde*, roman gionnesque, évoque cette joie de groupe :

C'était le grand désordre de printemps. Les forêts de sapins faisaient des nuages à pleins arbres. Les clairières fumaient comme des tas de cendre. La vapeur montait à travers les palmes des feuillages ; elle émergeait de la forêt comme la fumée d'un feu de campement. Elle se balançait et, au dessous de la forêt, mille fumées pareilles se balançaient comme mille feux de campement, comme si tous les nomades du monde campaient dans les bois. C'était seulement le printemps qui sortait de terre (Giono, 1972b : 395).

Cependant le rôle individuel du guide spirituel reste toujours présent et Giono ne semble pas avoir réussi complètement cette mission collective. Dans cette recherche, Giono s'éloigne des temps modernes qu'il déteste pour créer un cadre spatio-temporel inspiré de son imaginaire. Giono affirme subir l'époque moderne et il n'en veut d'aucune façon au sein de ses romans :

J'ai essayé de faire un roman d'aventures dans lequel il n'y avait absolument rien d'actuel. Les temps présents me dégoûtent même pour les décrire. C'est bien assez de

les subir. J'ai voulu faire un livre avec des montagnes neuves, un fleuve neuf, un pays, des forêts et de la neige des hommes neufs (Giono, 1972b : 1283).

Ses personnages vivent en pleine harmonie avec la nature et à nouveau plusieurs d'entre eux pourraient être comparés au *bon sauvage* de Jean-Jacques Rousseau. Le retour au travail de la terre, le respect et l'amour de son prochain sont ainsi les vraies convictions de Jean Giono. Ces valeurs sont pour lui une façon de recommencer et d'indiquer le droit chemin au commun des mortels. Il est, selon lui, fondamental de renoncer au progrès des villes pour en revenir à la pureté originelle.

Cette expérience collective du bonheur qu'il perpétue au cours des années, l'acheminera vers l'écriture de *Que ma joie demeure*, dans laquelle le protagoniste, Bobi, essaie d'apprendre aux habitants d'une petite communauté à jouir de la joie païenne des grecs, qui consiste à entrer en harmonie avec le cosmos : il faut vivre avec les forces naturelles sans nullement essayer de les dominer :

Dis-moi un peu : tu as parfois su que les chevaux étaient sauvages ? Enfin, dans un temps. Et que, du moment que... (il fit avec sa main le geste d'une roue qui tourne)... du moment que les juments ont fait des petits jusqu'à présent, ça prouve que les étalons n'ont pas besoin de ta main pour faire l'amour (Giono, 1972c : 436).

La mission de Bobi est très proche de celle du poète, selon Giono, qui doit apprendre à vivre aux hommes. Dans la recherche de la joie individuelle ou collective, les personnages de Jean Giono parviennent à approfondir leur propre bonheur.

Après 1939, Giono s'interroge à plusieurs reprises sur l'existence de l'homme et sur ses motivations. De cette réflexion ressort le besoin que l'homme a de trouver le bonheur par lui-même : pour être heureux l'homme doit le vouloir. Sans cette volonté, il n'y a pas de bonheur possible. Giono écrivait que le bonheur est une recherche constante :

Vous n'imaginez pas comme tout est fait pour le plaisir. Il ne faut rien dédaigner. Le bonheur est une recherche. Il faut y employer l'expérience et son imagination. Rien ne paie de façon plus certaine (Giono, 1995b : 577),

et pour y parvenir son plus grand trésor est son imagination qui, selon lui, reste la maîtresse de tous les bonheurs. L'écrivain doit raconter des histoires pour trouver de nouvelles voies dans son apprentissage du bonheur :

Le voyageur immobile : où je vais personne ne va, personne n'est jamais allé, personne n'ira. J'y vais seul, le pays est vierge et il s'efface derrière mes pas. Voyage pur. Ne rencontrer les traces de personne. Le pays où les déserts sont vraiment déserts (Giono, 1995a : 417).

C'est ainsi qu'il est conquis par ce mélange de réalité et de fiction qu'il découvre dans les pages de *Platero y yo* : « Nous sommes là aux sources mêmes de ce livre, espagnol jusqu'au fond de l'âme, où le réel et l'irréel se complètent, où ce qu'on veut dire n'est jamais dit » (Giono, 1995c : 883).

Le contact avec la nature que nous propose la poésie de Juan Ramón Jiménez fut sans doute un des éléments qui séduisirent Giono lorsqu'il lut *Platero* la première fois, par son évocation du bonheur, de la communion avec les éléments naturels que lui-même recherchait tant. Les fleurs, les arbres, l'âne et les autres animaux deviennent, grâce à la magie du poète qui met à découvert sa sensibilité, un véritable hymne à la nature :

La cumbre. Ahí está el ocaso, todo empurpurado, herido por sus propios cristales, que le hacen sangre por doquiera. A su esplendor, el pinar verde se agría, vagamente enrojecido, y las hierbas y las florecillas, encendidas y transparentes, embalsaman el instante sereno de una esencia mojada, penetrante y luminosa. Yo me quedo extasiado (Jiménez, 1998 : 112).

La nature que Juan Ramón nous présente n'est pas un lieu abstrait, il s'agit de la campagne de Moguer et sa contemplation provoque en lui des sentiments unissant évasion et amour. À la fin du XIX^e siècle Moguer sentait bon le vin, la campagne et la paix et pour Juan Ramón il s'agissait d'un paradis terrestre où régnaient le repos, l'amitié et pourquoi pas l'amour. Là, tout était propice à la poésie : les orangers en fleur, les senteurs de la terre, les papillons, le chant des oiseaux, le souffle du vent dans les pins... C'est par la suite avec une grande nostalgie qu'il repensera à la sérénité propice à la méditation que lui apportait cette vie qui alimentait la beauté dans son cœur (Garfías, 1958 : 54).

Sa maison de Fuentepiña, ainsi que celle de ses cousins, *La Huerta de las Monjas*, symbolisait ce bonheur champêtre avec ses arbres, ses pins et ses eucalyptus, ses orangers et ses mimosas, ses animaux et les jeux d'enfants. Lorsque Juan Ramón écrit son avertissement au lecteur pour l'édition de *Platero y yo* que publia la bibliothèque *Juventud* à Noël 1914, il indiqua quels étaient les objectifs de son livre et pour quel public il était écrit :

Este breve libro, en donde la alegría y la pena son gemelas, cual las orejas de Platero, estaba escrito para... ¡qué sé yo para quién!... para quien escribimos los poetas líricos... Ahora que va a los niños, no le quito ni le pongo una coma. ¡Qué bien! *Dondequiera que haya niños* –dice Novalis– *existe una edad de oro*. Pues por esa edad de oro, que es como una pista espiritual caída del cielo, anda el corazón del poeta, y se encuentra allí tan a su gusto, que su mejor deseo sería no tener que abandonarla nunca. ¡Isla de gracia, de frescura y de dicha, edad de oro de los niños; siempre te halle yo en mi vida, mar de duelo; y que tu brisa me dé su lira, alta y, a veces, sin sentido, igual que el trino

de la alondra en el sol blanco del amanecer! EL POETA. Madrid, 1914 (Jiménez, 1998 : 89).

Ainsi son livre, élégie lyrique, était-il destiné à tous ceux qui comprennent et sentent la poésie, aux enfants, poètes sans le savoir, mais aussi aux adultes sensibles et capables de s'émouvoir.

Cette leçon de bonheur et de paix fournit sans doute à Jean Giono une réponse et une confirmation dans sa recherche du bonheur terrestre.

Amour vs Érotisme

« Il est toujours hanté par le thème érotique » (Giono, 1995c : 870).

L'amour et l'érotisme eurent toujours une place importante dans la vie et dans l'œuvre de Juan Ramón Jiménez. Sa rencontre avec Zenobia Camprubí lui apporta, non seulement l'amour désiré mais aussi la stabilité et l'équilibre émotionnel : «Zenobia será capaz de convertirlo al amor permanente porque ella es la eterna primavera» (Pérez Romero, 1992 : 28).

Si Jean Giono trouva certaines connotations érotiques dans la lecture de *Platero y yo*, ce fut sans doute pour les nombreuses allusions de l'auteur à l'amour, à la sensualité et à la volupté des femmes qui apparaissent dans le poème en prose. Lorsque Juan Ramón Jiménez se souvient de la maison qui faisait face à celle de ses parents, il écrit :

Alguna vez me dejaban ir, un momento, y la hija de Arreburra, que entonces me parecía una mujer y que ahora, ya casada, me parece como entonces, me daba azamboas y besos (Jiménez, 1998 : 108).

Il est évident que les femmes marquèrent son enfance et sa vie toute entière. Qu'elles soient jeunes : «Ventanas con una muchacha en camisa que se peina, descuidada, cantando» (Jiménez, 1998 : 115), ou plus mûres : «Van a cuerpo, no caída, a pesar de la edad, su esbeltez. Renegridas, sudorosas, sucias, perdidas en el polvo con sol de mediodía, aún una flaca hermosura recia las acompaña, como un recuerdo seco y duro» (Jiménez, 1998 : 132), connues : «La chiquilla del carbonero, bonita y sucia cual una moneda, bruñidos los negros ojos y reventando sangre los labios prietos entre la tizne» (Jiménez, 1998 : 140), ou mystérieuses : «La muchacha, estatua de fango, derramada su abundante desnudez de cobre entre el desorden de sus andrajos de lanas granas y verdes» (Jiménez, 1998 : 129), toutes nous sont présentées par Juan Ramón Jiménez dans l'univers de *Platero y yo* d'une façon très sensuelle qui fit que Jean Giono incorpore cette nuance à son scénario de cinéma.

Dans l'œuvre de Jean Giono érotisme et amour sont très liés. Les femmes sont

les grandes protagonistes du jeu de la séduction sensuelle dans de nombreux romans gioniques. L'amour est un sentiment qui est toujours lié aux émotions qu'il produit. Dans une interview de Claudine Chonez (1956 : 97), Giono confesse : « C'est difficile de trouver l'amour. Je crois que c'est impossible de trouver l'amour. » Ce commentaire nous fait part de sa croyance en un amour nuancé de par la difficulté de le rencontrer. Ses questions, ses interrogations sur l'amour se traduiront dans son écriture par une pluralité de représentations de ce sentiment. Ainsi, l'amour peut appartenir à la jeunesse, ce qui le rend fragile et victime du temps qui passe. Comme l'apparence physique il perd son attrait avec le temps. Dans ce cas il n'est plus qu'un corps dont les hommes veulent jouir de façon momentanée. Giono associe l'amour au plaisir corporel et aux attraits physiques, et lorsqu'il s'agit d'un amour réciproque apparaissent alors la sensualité et l'érotisme. Les sentiments s'estompent faisant place à la jouissance et à l'érotisme : « Les personnages ne paraissent pas être maître de leur destinée affective » (Pugnet, 1955 : 94). La sensualité entre en fusion avec la nature, devenant plus libre, parfois même animale transformant certaines scènes en véritables bacchantales :

Et elle but, et elle entendit le grondement du tambour de danse... Il semblait qu'on entendait battre ses coups dans la terre, là sous les pieds, là sous la table, comme les coups violents du sang dans les artères des hommes enflammés... Mon sang, se dit-elle, c'est mon sang qui bat. C'est le bruit de mon sang. Le bout de ses seins durcissaient rien qu'à frotter contre la soie de son corsage. *Mon bon Jourdan*, se dit-elle à voix basse. Et elle s'aperçut que le son du nom dans sa voix basse avait forme et odeur, et geste et poids, et que son corps en jouissait (Giono, 1972c : 542-543).

L'érotisme se traduit alors par la volupté des femmes, par la sensualité de leurs corps, par leur facilité à s'abandonner totalement dans cet univers des sens.

Pour Giono, tout est plaisir et jouissance au sein de la Nature. L'amour humain, l'amour animal et l'amitié symbolisent le triomphe de la vie sur la mort par l'acte d'amour. Mais cet amour prédominant, cette sensualité débordante, cette exaltation des sentiments transmise par une fusion extrême avec les éléments naturels, ce *Triomphe de la Vie* est essentiellement présent dans la *première manière* de Jean Giono. En effet, sa désillusion croissante face à l'espèce humaine par sa corruption, par les progrès techniques et par conséquent la perte générale de valeurs, changera sa vision du monde. De nouvelles caractéristiques apparaîtront alors dans son écriture comme par exemple l'ironie, la satire dans l'intention de ridiculiser quelques aspects de la société dont il s'éloignait de plus en plus.

Conclusion

La quête du bonheur fut pour Jean Giono le défi de toute une vie dans son incessante recherche des véritables valeurs de la vie, des *Vraies Richesses*. Lors de sa première lecture du *Platero y yo* de Juan Ramón Jiménez, il semblerait qu'il fut séduit par cette harmonie de l'homme avec la nature présente dans la recherche du bonheur de Juan Ramón au sein du Moguer natal du poète. Si Juan Ramón Jiménez trouva bonheur et équilibre en la personne de Zenobia Camprubí, il n'en reste pas pour autant un éternel idéaliste de la symbiose de l'homme et de la Nature. Comment ne pas penser alors que Jean Giono poursuivit les traces de cette quête dans l'écriture du poète andalou en choisissant de porter cette philosophie du bonheur à l'écran dans l'écriture de son scénario de *Platero y yo* ?

Bibliographie

- Bonnet, D., *Jean Giono y Platero y yo. Un guión para el cine*, Huelva, Universidad de Huelva, Fundación Juan Ramón Jiménez, 2008.
- Chonez, C., *Giono par lui-même*, Paris, Seuil, 1956.
- Garfias, F., *Juan Ramón Jiménez*, Madrid, Taurus, 1958.
- Giono, J., *Adaptation cinématographique de Platero de Juan Ramón Jiménez*, Moguer, Fundación Juan Ramón Jiménez, 1959.
- *Présentation de Pan*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, Tome I), 1971.
- *Jean le Bleu*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, Tome II), 1972a.
- *Le Chant du monde*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, Tome II), 1972b.
- *Que ma joie demeure*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, Tome II), 1972c.
- « Journal de l'occupation », *Journal, poèmes, essais*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1995a.
- « Voyage en Italie », *Journal, poèmes, essais*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1995b.
- « Voyage en Espagne », *Journal, poèmes, essais*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1995c.
- Jiménez, J. R., *Platero y yo*, Madrid, Cátedra, 1998.
- Mény, J., *Jean Giono et le cinéma*, Paris, Ramsay, 1990.
- Pérez Romero, C., *Juan Ramón Jiménez y la poesía anglosajona*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 1992.
- Pugnet, J., « Giono, poète d'un monde solitaire », *Les Cahiers de l'Oronte*, n° 1, Beyrouth, 1965, pp. 34-42.